

Ahmadou Sy

Les clones de l'Hexagone



Sommaire

1 – Un seul point cardinal.....	7
2 – Les bienfaits du dialogue.....	17
3 – Les affres de la cognée	25
4 – Le début des ennuis	39
5 – La revanche de la nature.....	45
6 – Le tribunal de la mer	55
7 – Les clones	65
8 – Les dangers de la lutte	75
9 – Les vulnérables.....	85
10 – Les vendeurs de tomates.....	97
11 – Les dangers de la proximité.....	113
12 – Retrouvailles inédites	129
13 – Des Fous déchaînés	139
14 – Le retour de Capi.....	149
15 – Les oiseaux.....	161

*A mes filles Aysène.
Adama et Aby.
A mon fils Mouhamed Rassoul.
Son suivant Mahmoud.
A ceux qui me viendront d'Allah.
Tout-Puissant.
Aux enfants du monde entier.
J'allais dire ces graines.
Cette semence d'aujourd'hui.
Ces arbres de demain.*

1

Un seul point cardinal

Aïcha Wane n'avait pas grand-chose de spécial. D'ethnie Lébou, elle était un peu plus noire que d'habitude. Très sûre d'elle, elle parlait avec un accent qui faisait rire ceux de la capitale. Elle gueulait fort comme un homme. Voilà ce qu'elle pouvait avoir de particulier mais elle le devait aux pêcheurs de la côte dont faisait partie Barka, son père. Ces gens qui communiquaient en criant par-dessus les flots pour se faire entendre, elle n'avait rien à leur envier, ni leurs voix rauques, ni leurs réactions spontanées. Elle était pudique mais pas au point de taire certaines vérités. Elle disait tout ce qu'elle pensait dans un ton naturel teint d'humour. Une autre singularité qui appartenait encore à son groupe social.

La trentaine passée, Aïcha avait une mine efféminée qu'elle ne tenait ni de sa mère ni de sa grand-mère. Le buste plat comme celui d'un athlète, son allure induisait en erreur plus d'un, tellement on la croyait de l'autre sexe. Elle ne portait pas de parures, même pas de boucles d'oreilles, ce qui

aggravait son manque de charme et causait l'indifférence des hommes du quartier.

Mais Aïcha avait une fierté relative à son statut d'étudiante. Jamais elle ne s'était sentie inférieure à autrui, fût-il un homme. Les défis la faisaient rire et les menaces la laissaient de marbre. Elle se refusait de voir une autre grandeur, après avoir été abasourdie par celle de l'Océan, ce géant aquatique qui ceinture le monde et qui n'avait jamais inondé Thiaroye, la terre ancestrale.

Un peu après Hann Bel Air, sur la route de Rufisque, suivait ce village de guerriers Jambaar, tristement entrés dans l'histoire, par la grande porte de la gloire. Thiaroye-sur mer qui rappelait les Cités sur Seine ou sur Loire de la Métropole, gardait un lourd patrimoine ; ses pensionnaires n'avaient pas fini de revendiquer leurs salaires de tirailleurs dont les tirs résonnaient ailleurs, au fond de leurs tombes. Dans ce désastre de la trahison, fusillés par ce même allié en guise de reconnaissance, retranchés derrière leurs lits de pierre construits là-bas où ils gisaient, ils remerciaient leurs descendants d'avoir oublié cette erreur monumentale de prétendus civilisateurs.

Les villageois ne pouvaient rechigner pour répondre aux normes de la Téranga sénégalaise : être lent à se fâcher, prompt à pardonner et pondéré devant le tort subi. Ils se gardaient de mettre à l'étroit un étranger. Au contraire, ils l'accueillaient toujours à bras ouverts, une façon de rendre hommage à Victor Schœlcher, cet humaniste qui plaida pour la liberté des ancêtres.

Cependant, Thiaroye jetait des larmes qui rendaient haute la marée, car le pont maritime dont battait son cœur, cette veine où circulaient les plongeurs, ce dos de bois qui rassurait les fugitifs et cajolait les solitaires, ne vivait plus. Les lutteurs qui s'y prélassaient après une

sévère leçon de musculation, souffraient aussi bien cette situation déplorable. Les pélicans qui l'occupaient le soir où désertaient les baigneurs, n'avaient pas un sort meilleur.

Le village pleurait aussi son cinéma. Par où était passé Darmendra l'acteur hindou qui relaxait les travailleurs ? Le bâtiment n'abritait plus de films, n'existant plus. Son nom était toujours là quand même, prêté cependant à l'arrêt d'un autocar.

Que restait-il alors du village dont les poumons étaient à leur tour, en train d'être perforés par le bulldozer ?

A chaque fois que l'engin reculait, il chargeait aussitôt la végétation. Des arbres tombaient, des plantes succombaient sous un soleil qui flambait. Les monticules de sable s'affaissaient et les puits se fermaient. On ne distinguait plus les plaines des collines. Les oiseaux de toutes sortes avaient senti ce coup dur de l'apocalypse de la flore et par conséquent la fin de la faune.

Le lézard des champs, les hérissons piquants tels des tessons, les cactus qui leur servaient de remparts, les écureuils, les chèvres, les singes et chats sauvages aux pelages dorés, les escargots, les mimosas et les laitues d'eau, les nénuphars des mares et les grenouilles des étangs, le rat des forêts et même les diables qui hantaient les fougères touffues, tout fut du néant.

Tant d'hommes avaient perdu leurs emplois par cet assassinat de la nature : paysans, cultivateurs, maraîchers, horticulteurs, jardiniers, émondeurs, puisatiers... La liste était loin d'être close.

Un spectacle touchant, ce vide qui régnait à la place des eaux et forêts. Rien que des terrains nus ! Le

promoteur les avait viabilisés pour l'homme après y avoir rendu toute vie impossible à l'animal. Les parcelles avaient été loties puis revendues à des richards qui les avaient transformées en maisons de location. Des pauvres types qui s'étaient passé de petit déjeuner devant la cherté de la vie, se contentaient alors d'un repas par jour pour payer le loyer.

Personne n'était là pour dénoncer l'injustice sur cette terre mutilée par des paresseux, secouée de fond en comble et vidée de ses richesses. Alors une voix perçante dominait la nuit de minuit. Une voix nostalgique, enfantine, semblait-il, réveillait les dormeurs et allait droit au cœur des gens les plus rigides.

Le spectacle est touchant
Je pleure et pourquoi pas ?
Qu'on-t-il fait de nos chants
Que cultivait papa ?

J'ai pleuré depuis hier
La branche et la ramille
Qu'on-t-il fait des rizières
Dont vivait la famille ?

Au lieu de la nature
Rien qu'un ras de sol
Toutes ces créatures
En ont eu ras le bol

Dans ma recherche vaine
Sont morts des innocents
Ces champs étaient nos veines
Où circulaient nos sangs

Les crapauds, les grenouilles
Les merles et les grives
Non ! Partout où je fouille
Pas une âme ne vive
Où résonnent les chants
De ces cultivateurs
Qui travaillaient les champs
Pour un but salvateur ?
Que seront les oiseaux
Du haut des cocotiers
Et les carpes des eaux
Du village côtier ?
Ils ont tout aplani
La plaine et la colline
Ils ont tout dégarni
La feuille et la racine
Le spectacle est touchant
Rien qu'un ras de sol
Il n'y a plus aucun champ
Ni aucune bestiole
La lune et tous les astres
Le soleil se couchant
Témoignent ce désastre
Venant d'hommes méchants

Thiaroye survivait quand même de sa poste, la solution à l'équation de la circulation. Coincés à terre sur une route toujours encombrée, les gens pouvaient voyager par air dans les enveloppes timbrées.

La voie maritime n'était pas saturée mais personne ne l'empruntait. Les pêcheurs avaient bien des

pirogues pour leur travail mais pas encore des bateaux de voyage pour desservir la côte de l'état qui avait pris Dakar toute entière. Le trajet aurait duré quatre fois moins mais s'en doutait-on ?

Barka était un pêcheur pas comme les autres. Diplômé de l'école de l'Océanographie, il évoluait en mer pour pratiquer sa théorie. Comme il n'avait point d'emplois, il s'adonnait à la pêche, le temps de trouver une suite à ses multiples demandes.

– Fais vite Barka, s'ordonnait-il tout bas, car un seul mois d'arriéré annulera toutes les années où tu avais été à jour. Fais vite que ne t'expulse le propriétaire. Dans ce cas, débrouille-toi Barka pour trouver un toit à toi.

L'irruption d'Aïcha le libéra de ses pensées.

– Papa tu parles seul maintenant ?

– Non ! grogna-t-il, je parle avec ma conscience.

La réplique de la fille montrait qu'elle n'était pas convaincue.

– Donc les fous parlent avec leur conscience.

– Pas exactement, réfuta-t-il, ils peuvent parler aussi à des êtres invisibles ou à des gens seuls connus par eux-mêmes comme tous ces jeunes qui divaguent dans les rues avec un appareil à l'oreille. Tu te rends compte ? Les téléphones portables ont légalisé les délires.

La fille éclata de rire. Même l'autorité du père ne l'émouvait pas. Elle porta la contradiction.

– Les mobiles ont plutôt écourté les distances, économisé le temps et l'action puis libéré les communicants. On peut parler n'importe où maintenant, tout en vaquant à ses occupations.

Le père tergiversa.

– Dis-moi plutôt pourquoi tu as tardé à rentrer.

La fille commença à sentir le poids de la fatigue à ce moment-là.

– Rien que d’y penser, papa, je n’ai plus envie de retourner à la Fac. C’est un vrai calvaire pour entrer et sortir de Dakar. Il fallait voir.

– Mais qu’y avait-il à voir ?, s’impatiait Barka.

La fille poursuivait.

– Les voitures ressemblaient à des jouets d’enfants. Elles avançaient un peu et stagnaient au point que les marcheurs nous rattrapaient. On dirait que tout le monde habite Dakar.

– Pas du tout, rejeta Barka. C’est la capitale qui est tombée dans le travers de la monopolisation. On a beau agrandir les routes et multiplier les voies, mais tant qu’on ne pense pas à décentraliser...

L’étudiante était muette de curiosité quand son père résolvait l’équation de la route.

– Si chaque ville importante... Je veux dire si chaque grande ville accueillait une faculté d’une université, les étudiants ne vivraient pas le calvaire de la circulation.

– Papa, coupa la fille, je dois te rappeler que tout le monde n’est pas étudiant.

– Je le sais bien, convint Barka, mais ce que je viens de dire est aussi valable pour les domaines médicaux, administratifs, industriels...

– Ça commence déjà, coupa-t-elle de nouveau, les passeports s’octroient maintenant dans n’importe quelle ville.

– Cela ne doit pas seulement commencer, ma fille, rétorqua le vieux, mais cela doit continuer ; si

l'Hôpital Principal avait son ophtalmo à Rufisque, son neuro à Thiès, son urologie à Louga, la capitale irait mieux du mal infernal du transport routier.

– Oui papa, mais il faut reconnaître que la route nationale est devenue de plus en plus fluide, grâce aux échangeurs et l'autoroute à péage.

– Echangeurs ou ponts bascules, emphasisa le père, il faut délocaliser. La démocratie commence par le partage des droits... vois-tu d'ici peu, même pour mourir, il faudra venir à Dakar pour les besoins d'inhumation ; tout le monde y est arrivé pour un seul mot d'ordre : survivre.

La transition de la petite prit de court le vieux.

– Et c'est pourquoi tu as vendu ta maison ? Papa, ta décision n'a pas été sage. Mieux vaut être propriétaire libre que locataire en sursis.

Le père tenta de se justifier.

– Tu sais bien que l'argent de la vente a servi de billet d'avion à ton frère qui doit partir en France dans une semaine, pour changer la situation que nous vivons.

– Ah ! Bon ?, s'assombrit la fille, donc tout notre avenir pend au fil du hasard.

– Mais quel hasard ?, s'énerva Barka.

Aïcha perdit le sourire qu'elle affichait jusque-là. Elle était visiblement en colère et répondit sèchement.

– Le hasard de l'aventure. Qui te dit que mon frère Moussa va trouver du travail et pendant combien de temps devrions-nous vivre cet enfer en attendant son retour ?

– Le temps d'un clin d'œil banalisa le pêcheur. Notre voisin Ngaari ne me démentira pas car c'est son

filis Jaaji qui achète toutes les maisons à vendre. Tu as vu comme il les a si superbement transformées.

– Je vois bien, accepta Aïcha, mais je t'apprends que tous ceux qui reviennent vite les sacs remplis d'euros, sont des vendeurs de drogue, mais pas de simples éboueurs par exemple. Papa, l'argent doit s'acquérir avec patience dans le temps.

Barka tergiversa à nouveau.

– Tu vois encore comment Jaaji convainc tout le monde, grâce à son argent. Il y a deux ans de cela seulement, Jeynaba avait rejeté sa proposition de mariage.

– Et après ?, s'impatientait Aïcha.

– Eh bien ! répondit Barka d'un ton victorieux, ce rejet est une page tournée car Jeynaba est tout simplement devenue Madame Jaaji.

– Quoi ? cria dédaigneusement Aïcha, Jaaji qui avait toujours été dernier de sa classe à Baay Mahmoud School où Moussa fut l'élève le plus brillant ?

Aïcha était au bord des larmes et vidait toute sa mélancolie.

– Moussa mon frère dont tu arrêtes les études pour qu'il risque sa vie comme tous les Modou Modou ? Voilà le mal de Dakar : les déchets brillent à la place des astres.

Elle éclata en sanglots et se jeta dans les bras de son père qui tentait de la calmer.

– Moussa ne peut pas abandonner ses études, voyons. C'est dans cette condition seulement qu'il va effectuer ce voyage. Je veux qu'il continue de briller en Europe comme il l'a toujours fait, jusqu'en année de maîtrise.

La fille se calma enfin de ce qu'elle venait d'entendre. Elle respirait fortement quand son père lui demandait de s'asseoir. Elle exécuta l'ordre et Barka poursuivait.

– Par ailleurs, ton frère a pris la voie légale. Il n'est pas allé risquer sa vie dans des pirogues à destination du pays des Blancs.

– Quoi ? S'étonna la fille.

Barka enchaîna.

– L'équipe de football du quartier et une bonne partie de ses dirigeants sont allés à l'aventure en direction de Barça.

– Sur ces embarcations ?, s'indignait la fille. Retournerions-nous à l'ère primitive pour que la souche de bois soit préférée à l'avion ?

– C'est bien cela, confirma Barka. Les jeunes ont même révolutionné la géographie ; des quatre points cardinaux, il ne reste plus qu'un seul : l'Espagne.

2

Les bienfaits du dialogue

A travers le hublot, l'aile gauche de l'avion brillait comme un soleil. Moussa jeta un regard dans l'immense vide de l'atmosphère. L'engin survolait un champ de coton épars ou alors un bloc de glace qui tardait à se fondre dans l'océan bleuté. Moussa n'était pas dupe. Accrochés à la voûte céleste dont l'image réfractaire ressemblait à un gouffre sans fond, c'était bien là les nuages qui, petit à petit, perdaient leur blancheur. Bientôt, ils n'étaient qu'une poudre brunie par la brume, soudain redispasue dans l'océan.

Tel un monstre surgi de la préhistoire, l'avion vociférait pour se libérer d'un espace illimité. Il avait beau traverser les airs, il restait prisonnier de l'infini.

Moussa était comme tous les autres passagers, captif de l'appareil qu'il ne sentait plus bouger. Dedans l'on se croirait à une salle d'attente où le silence était absolu : il consulta son poignet. Que lui disait la bague d'argent pour qu'il répliquât par une négation, en secouant la tête ?

– Non ! cria-t-il d'un air qui amusait l'hôtesse de l'air. Non ! papa, je ne saurai te trahir...

Surpris dans son délire, honteux d'avoir attiré vers lui tous les regards, il se refugia dans ses pensées : « si cette bague symbolise notre pacte, elle te rendra omniprésent partout où je serai. Je te quitte seulement pour conquérir l'Europe afin qu'elle me cède sa richesse et son savoir. Je veux apprendre les Maths appliquées à l'économie pour sauver mon pays de la pauvreté, comme cet avion est en train de me libérer de la circulation infernale de Dakar. Tu ne peux quand même pas douter de ma maturité pour penser qu'une tierce personne puisse me détourner de mon objectif. Je suis aussi peiné que toi de partir dans ces conditions que nous connaissons tous et de laisser derrière moi ce beau cadre de temps du dialogue islamo-chrétien où le Tamxarit est à deux jours de Noël ».

Deux mille ans déjà après le christ. Des jeunes de Thiaroye-sur-mer étaient tous tristes, s'affairant autour de cette année mourante. Comme avertis par un coup de trompette magique, citadins et villageois avaient assailli les différentes artères de la ville de Dakar. Les taxis urbains crachaient tour à tour des passagers venus ramasser des cadeaux du père Noël.

L'agent de la circulation avait menacé de retirer les permis de conduire mais la surdité régnait, accentuée par des coups de klaxon simultanés.

De jour, la minorité chrétienne n'était pas du tout évidente, tellement tout le monde fêtait Noël. Cela rendait les routes de la capitale plus étroites encore. L'atmosphère en devenait infernale sous ce soleil de plomb. En proie à l'énervement, un taximan n'en pouvait plus.

– Nous sommes tous des fumeurs malgré nous, dit-il, et pour montrer qu’il ne délirait pas, se tourna vers la fille à côté d’elle.

Celle-ci n’était pas de son avis.

– Comment peut-on faire quelque chose contre son gré quand on jouit de toutes ses facultés mentales ?

Elle se tut un instant avant de marteler.

– Vous les chauffeurs, vous êtes même plus stressés que les voyageurs. J’en ai vus qui fument quatre paquets par jour.

– Tu n’as pas compris ma sœur, coupa le conducteur, ne vois-tu pas donc cette fumée qui se dégage des tuyaux d’échappement de ces carcasses ? Nous l’aspirons chaque jour.

– Nous sommes tous des morts alors, conclut la fille, car le tabac tue à petits feux en commençant à ruiner son preneur.

– Tu parles, minimisa l’homme au volant, même avec dix paquets par jour, je gaspille à peine deux milles francs.

– Deux mille francs ?, questionna la fille abattue, et combien cela te fait-il par mois ?

– Tout juste soixante mille francs, répondit le taximan en haussant les épaules.

– Et l’année ?, poursuivait la fille ?

Le chauffeur hésita et cherchait la réponse là-haut entre les nuages qui avaient du mal à masquer le soleil.

– Disons... voyons !

Sachant que notre homme était coincé, la fille sortit sa calculatrice et au bout de quelques secondes, s’indigna.